

Laval théologique et philosophique



Savoir et sciences du langage

Olivette Genest

Volume 52, numéro 2, juin 1996

Actes du colloque international « Sens et Savoir » à l'occasion du cinquantenaire de la revue (Avec le concours du Fonds Gérard-Dion et du Consulat de France à Québec)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400993ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400993ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, O. (1996). Savoir et sciences du langage. *Laval théologique et philosophique*, 52(2), 319–326. <https://doi.org/10.7202/400993ar>

SAVOIR ET SCIENCES DU LANGAGE

Olivette GENEST

Le principe de toute œuvre, c'est la raison ; avant toute entreprise, il faut la réflexion. La racine des pensées, c'est le cœur, il donne naissance à quatre rameaux : le bien et le mal, la vie et la mort, et ce qui les domine toujours, c'est la langue.

Du livre de *La sagesse de Jésus ben Sira*,
mieux connu sous le titre de *Le Siracide*
ou *L'Ecclésiastique* 37, 16-18.

Cette très belle citation vise à préciser le lieu de cette communication, celui de l'exégèse biblique, celui de la pratique du texte et de ses concepts adjacents : contexte, avant-texte, intertexte, métatexte, celui de la sémiotique littéraire. Elle permet également d'éclairer son titre : « Savoir et sciences du langage ».

La langue dont parle Ben Sira n'est assurément ni l'organe biologique de la parole, ni le système linguistique que sont les langues particulières, mais beaucoup plus, soit le langage, la parole ; le texte poursuit d'ailleurs en opposant ceux qui enseignent avec sagesse et les beaux-parleurs. Sous sciences du langage, j'entendrai ici toutes ces disciplines qui vont de la phonétique à la grammaire, aux différentes spécialisations de la linguistique, à la sémantique, à la sémiologie et la sémiotique. Je m'attarderai surtout à la théorie du texte et de la lecture, qui représente un des acquis majeurs du XX^e siècle, et ce de l'intérieur de ces disciplines sans entrer dans le domaine de la philosophie du langage proprement dite.

Après un bref survol de l'histoire de leur développement, observé du côté de la linguistique, classique et structurale, puis de la sémiotique dans sa lignée saussuro-hjelmslevienne et greimassienne¹, je tenterai de montrer comment elles ont gagné toutes les sciences humaines, comment elles ont touché la notion même de savoir. Une application à l'exégèse illustrera ces avancées théoriques. Elle pourrait s'intituler, à son tour, et à l'américaine : le sens de la mort de Jésus « re-visité ».

1. La lignée peircienne, qui a connu aux États-Unis à partir de Charles Sanders Peirce (1839-1914) une évolution parallèle indépendante, restera hors de notre champ, pour des raisons pratiques évidentes.

I. SURVOL HISTORIQUE

Quand on parle de l'essor prodigieux des sciences du langage, on a l'habitude de dire : « Au commencement était de Saussure... ». Ce Ferdinand de Saussure qui, en janvier 1894, à trente-sept ans, écrivait dans une lettre personnelle : « [...] il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque [...] ; tout cela finira, malgré moi, par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi². » Cela n'a pas fini par un livre, mais par trois cours relevés par ses élèves (1906-1907 ; 1908-1909 ; 1910-1911), publiés sous le titre désormais fameux de : *Cours de linguistique générale*, où s'étalent ses intuitions personnelles de théorisation linguistique.

Saussure y rompt avec la philologie et la linguistique classiques en posant à la base de ses travaux les célèbres distinctions :

- *langue / parole*, la première considérée comme fait social, la deuxième comme fait personnel ou mise en œuvre de la langue par les individus. Il se cantonnerait lui-même dans l'étude de la langue. Celle de la parole, libérée de la langue, connaîtrait une grande fortune en philosophie analytique et sous les rubriques actes de parole, langage performatif et pragmatique.

- *langue / réel*, sous le postulat que la langue, système conventionnel, renvoie à la langue et non pas au monde naturel.

- *synchronie / diachronie*, opposant structures et genèse, prônant l'étude des objets linguistiques et langagiers dans la syntonie de leurs structures, plutôt que selon les états successifs de leur génération.

Ne sont pas ici d'une pertinence immédiate pour notre propos sa notion du signe et son postulat de production de signification et de sens par différence, selon lequel la relation apparaît entre deux pôles distincts.

Le développement de cette nouvelle linguistique, développement qui va la quitter elle-même, aboutira à la création de la sémiotique, en une lignée de continuité qui passe, à larges traits, de Hjelmslev à Greimas par Troubetzkoï, Jakobson, Propp. Elle donnera naissance, avec Greimas et son équipe de chercheurs, à la grammaire narrative (grammaire au sens d'établissement des concepts fondamentaux), à la grammaire modale, puis discursive, à l'analyse de discours, accompagnée d'une théorie de l'énonciation toujours en expansion. Elle donnera naissance à une méthode véritable qui possède son métalangage autocritique, sa méthodologie, sa théorie, son *épistémè*.

Vers les années 1950, la souche Saussure, grandie, modulée, fournira ses « mains » scientifiques à une autre approche conceptuelle en gestation dans l'air du temps, l'approche par la ou les structures omniprésentes. De *structure* à *structural* à *structuralisme*, un nouveau paradigme était né et l'héritage de Saussure lui conférerait sa rigueur. Les sciences humaines, toutes poreuses à ce développement, dans la mesure où, à un moment ou l'autre, toutes ont à travailler sur des objets langagiers, y

2. Lettre à A. Meillet, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, p. 95.

puiseront pour se doter d'une scientificité à la manière des sciences dures, des sciences de la nature issues des lumières.

Le mouvement connaîtra son apogée en 1966. Avec les grands livres de *Sémantique structurale* de Greimas, *Les mots et les choses* de Foucault (3 500 exemplaires vendus en cinq jours, 15 000 en six mois !), *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste et avec le lancement des revues *Langages* et *Communications*. Règnent alors au sommet de la pensée formelle importée de la lignée saussurienne, ouverte par son initiateur « sans enthousiasme ni passion » : Lévi-Strauss, Greimas, Lacan, Althusser.

Le deuxième versant commence autour de la même date avec un Foucault deuxième manière et Derrida (1967 : *De la grammatologie, L'écriture et la différence*) qui veut radicaliser le structuralisme mais sans couper avec la phénoménologie de Husserl. Le bouleversement social de 1968 s'abat et on assiste au spectacle des « structures descendues dans la rue » (Lacan). À cette époque correspond la découverte, par les États-Unis, de ce qui s'était passé en France surtout et que l'ouest de l'Atlantique nommera post-structuralisme, alors qu'en Europe le structuralisme continue. Il finira par passer aussi dans l'hexagone. Cependant le monde du savoir ne sera plus jamais le même. Le structuralisme (ne pas lui assimiler la sémiotique) est désormais dépassé, mais ce qu'il avait à apporter a été intégré. Il a constitué un seuil en deçà duquel on ne pourra revenir.

Plus que simple phénomène transitoire, il a réalisé le passage entre la modernité et le postmodernisme. La fin du XIX^e siècle a marqué la fin des illusions sur les « lumières » de la modernité (XVIII^e), sur l'humanisme, la raison, les sciences et le positivisme, le progrès. On assiste à la « mort de Dieu » (Nietzsche, XIX^e), puis à celle de l'homme son meurtrier ! Au XX^e, même si les ruptures ne coïncident pas toujours exactement avec le calendrier, on ressent l'épuisement des paradigmes évolutionniste, phénoménologique, fonctionnaliste, l'épuisement de théories successives.

Avec le structuralisme, on rejettera toute forme de substantialisme, de causalisme religieux et social. De la philosophie de la conscience, de l'intentionnalité, de la psychologie, on passera aux sciences du langage. Nietzsche et Heidegger avaient déjà commencé.

II. DE QUELQUES CONSÉQUENCES SUR LES SCIENCES HUMAINES ET SUR LA NOTION MÊME DE SAVOIR

À tour de rôle, les sciences humaines vont migrer d'une démarche diachronique à une démarche synchronique, ouverte sur l'infinité des interprétations du monde et non plus liée à une ligne téléologique déterminée. Elles se couperont d'avec le référent de l'histoire, d'après le postulat que les structures renvoient aux structures, les signifiants aux signifiants, sans rattachement à un signifié originel ou terminal. Les contiguïtés remplaceront les causalités. Avec les retentissements qu'on imagine en éthique, on substituera au vécu la notion de « construit ». Une éthique relevant d'une

utopie dans ses conditions mêmes d'existence, le caractère construit par excellence de l'utopie cautionne ce passage.

Globalement, la quête du sens se déplacera vers les profondeurs des structures sous-jacentes, qui « parlent » en surface (Lévi-Strauss, Freud, Marx, Piaget, Althusser et combien d'autres). Saussure aura apporté la scientificité et l'outil de la mise en œuvre de ces positions radicales. Au fil de leur expérimentation, elles seront nuancées et modulées, mais elles en valaient le pari de départ.

Quant à la langue, son objet était auparavant de représenter la pensée ; il est maintenant de la construire. L'option méthodologique de l'étudier indépendamment de la parole, en qualité de système de signes, option que corrigeront également, ou dont se distancieront, les successeurs de Saussure, n'en a pas moins produit des résultats importants. À titre d'illustration exemplaire, il n'y a qu'à relire l'étonnant chapitre de Benveniste sur « Catégories de pensée et catégories de langues³ ». L'auteur extraie du chapitre IV des *Catégories* d'Aristote la liste des dix propriétés que le grand penseur jugeait prédicables d'un objet.

Aristote pose ainsi la totalité des prédicats que l'on peut affirmer de l'être, et il vise à définir le statut logique de chacun d'eux. Or, il nous semble — et nous essaierons de le montrer — que ces distinctions sont d'abord des catégories de langue, et qu'en fait Aristote, raisonnant d'une manière absolue, retrouve simplement certaines des catégories fondamentales de la langue dans laquelle il pense⁴.

Et il le montre, à la trace, dans la grammaire grecque.

Aristote pensait définir les attributs des objets ; il ne pose que des êtres linguistiques ; c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier. [...] C'est ce qu'on peut *dire* qui délimite et organise ce qu'on peut penser⁵.

Les objections à ces affirmations sont aussi finement anticipées et traitées :

La langue n'a évidemment pas orienté la définition métaphysique de l'« être », chaque penseur grec a la sienne, mais elle a permis de faire de l'« être » une notion objectivable, que la réflexion philosophique pouvait manier, analyser, situer comme n'importe quel autre concept⁶.

Aucun type de langue ne peut par lui-même et à lui seul ni favoriser ni empêcher l'activité de l'esprit. L'essor de la pensée est lié bien plus étroitement aux capacités des hommes, aux conditions générales de la culture, à l'organisation de la société qu'à la nature particulière de la langue. Mais la possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue⁷.

3. E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966, chapitre VI, p. 63-74.

4. *Ibid.*, p. 66.

5. *Ibid.*, p. 70.

6. *Ibid.*, p. 71.

7. *Ibid.*, p. 74. Heidegger, par contre, même s'il voulait libérer la parole des liens de la grammaire pour qu'elle redevienne poésie, proclamait que l'allemand était, avec le grec ancien, la seule langue philosophique convenable.

Dans un court texte en réponse à la question : « Jusqu'à quel point la langue pré-forme-t-elle la pensée⁸ ? », Gadamer conclut : « Ce n'est pas sa conventionalité élaborée, ce n'est pas le fardeau des pré-schématismes dont nous sommes chargés qui est langue, mais la puissance générative et créative de rendre sans cesse un tel ensemble fluide. » *Tel* ensemble mènera cependant Aristote à ses catégories, tel autre conduira Shankara à sa métaphysique propre. Le sémioticien François Bordron⁹ arrive à montrer, pour sa part, que si les preuves de l'existence de Dieu chez Descartes ne prouvent pas logiquement, elles prouvent selon les contraintes sémiotiques imposées au philosophe par sa langue. Encore plus près de la grammaire, Genette fonde sa typologie des figures narratives sur temps, modes et voix des verbes¹⁰.

L'aventure saussuro-structuraliste nous aura appris de la langue comme fait social que nous naissons tous dans une langue, que nous en recevons une perception organisée du monde (dont la conception du temps reflétée par la conjugaison des verbes est l'exemple le plus flagrant), une vision de soi également programmée à partir de la catégorie du genre. Même nos dieux nous sont donnés par notre langue. Et la langue précède l'histoire : il n'y a d'histoire que par qui la raconte, que pour le sujet du langage.

La grande réflexion sur la langue et le langage a remanié tout le champ du savoir. On ne peut plus penser de la même façon les problématiques antérieures du fait et de son interprétation, de l'objectif et du subjectif. Le langage les précède, crée et englobe. Le langage ne crée pas l'événement mais le fait, et le constituer « fait », c'est déjà lui donner une interprétation. La langue qui sert de support signifiant au langage filtre la perception elle-même, conditionne l'élaboration du sens, mieux : fabrique du sens, assure la communication entre humains, c'est-à-dire entre des systèmes différents de perception de faits et de sens.

Il faudrait pouvoir s'arrêter ici sur les avatars du Sujet, qui perd sa prérogative de lieu constitutif du savoir au profit du langage reconnu comme centre organisateur des savoirs. Du Sujet dont le structuralisme proclame la mort et dont le postmodernisme consacre le retour. Du Sujet construit par l'acte de lecture.

Nous retiendrons plutôt les pas de géant accomplis dans la théorie du texte. Pour la première fois dans l'histoire de « l'explication de texte » classique, on pourra décrire son fonctionnement. Linguistique et logique connaissent tous les mystères de la phrase, de la proposition et de sa validation, de l'assertion et de son lien à la vérité, de l'énoncé et sa valeur de loi. Un texte, cependant, est plus qu'une addition de phrases et d'énoncés. L'accumulation de plusieurs savoirs à son propos n'équivaudra jamais non plus à son ou ses sens. Il est objet à lire, à construire comme discours par la lecture.

8. *Archivio di Filosofia*, 2 (1973), p. 63-70.

9. J.-Fr. BORDRON, *Descartes : recherches sur les contraintes sémiotiques de la pensée discursive*, Paris, Presses Universitaires de France (« Formes sémiotiques »), 1987.

10. G. GENETTE, *Figures III*, Paris, Seuil (« Poétique »), 1972, « Discours du récit. Essai de méthode », p. 67-273.

D'ailleurs, les théories actuelles du texte et de la lecture ne parleront plus guère de sens, notion statique qui résumerait l'essence de l'objet textuel, mais de significations, c'est-à-dire de lecture en mouvement, opération qui suppose un lecteur constitué en sujet par sa lecture et qui ne ressemble en rien à un décodage garantissant un acquis de sens.

Les prodigieuses avancées des sciences du langage, du texte et de la lecture ont donc changé le sens même de la notion de savoir. Sous l'acception élargie du texte, qui ne recouvre plus que le seul objet littéraire, linguistique et langagier, sous l'acception d'interprétation, elles en ont fait un modèle de système ouvert. Avec les développements concomitants dans le courant postmoderne, ce modèle doit aussi rendre compte du discontinu, de l'indécidable, des catastrophes, de la paralogie, selon l'expression de Lyotard¹¹.

III. UNE APPLICATION À L'EXÉGÈSE BIBLIQUE : LE DISCOURS SUR LA MORT DE JÉSUS

Les quelques constatations précédentes ont des résonances et des conséquences énormes sur le travail scientifique. La théologie en général n'en a pas encore absorbé toute l'onde de choc, l'exégèse non plus. Toujours de l'intérieur de la pratique de texte, je terminerai par une brève illustration de ces conséquences sur une recherche en cours.

Ici même à l'Université Laval, à l'époque de ma thèse, des interrogations d'ordre théologique m'ont lancée à la quête du *sens* de la mort de Jésus dans le Nouveau Testament, plus précisément dans les récits de la Passion. Formée aux méthodes historico-critiques, j'avais devant moi une production exégétique considérable, de type diachronique. Quatre secteurs de publications s'imposaient comme pertinents à ma question de départ.

Un premier corpus voué à l'analyse du vocabulaire sotériologique. Il existe de remarquables études philologiques, quantitatives et qualitatives de termes, syntagmes, motifs littéraires repérés par leur récurrence à propos de la mort de Jésus à travers évangiles, Actes, épîtres et Apocalypse. Avec une connaissance, elle aussi remarquable, du Proche-Orient ancien, des exégètes en ont longuement fouillé les acceptions grecques (*koïnè*, grec de la Septante et grec classique), hébraïques, assyriobabyloniennes, sumériennes, remontant le cours du temps à la recherche de leurs « racines », dans les deux sens du terme. Les études les plus connues concernent les verbes livrer, acheter, racheter, délier et leurs substantifs de rédemption et de rançon, le lexique de l'expiation et ses emplois dans l'univers du personnage Jésus, dans le judaïsme hellénique, le rabbinisme et le monde gréco-romain.

Un deuxième corpus de publications beaucoup moins abondantes, celui de la genèse littéraire des récits de la Passion, comprenant identification des couches littéraires, des sources les plus primitives, des chronologies respectives des quatre récits.

11. J.-Fr. LYOTARD, *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

Un troisième sur une autre distinction chronologique à l'intérieur du Nouveau Testament, celle de l'époque dite du Jésus historique et celle, post-pascale, dite du Jésus de la foi. Une série d'études, de la décennie 70, portant toutes à quelques variantes près le titre de *Jésus devant sa mort*, attribuée à la communauté post-pascale toutes les déclarations du texte sur le sens de la mort de Jésus. Conséquence brutale de cette dichotomie : l'Église proclamerait une mort de Jésus volontaire et salutaire ; le Jésus de l'histoire aurait subi, lui, une mort qualifiée par l'intention de ses bourreaux.

Un quatrième corpus, celui des *Théologies du Nouveau Testament*, de ces vastes entreprises de systématisation des données néotestamentaires à la recherche du lien d'unité dans la grande diversité de ses composantes. Constatation assez étonnante : au chapitre pourtant fondamental du *sens* de la mort de Jésus, ces théologies sont fort peu loquaces. Elles pratiquent le procédé des « thèmes bibliques », à partir du vocabulaire sotériologique et de la synthèse de ces diverses occurrences. Leurs points de départ, c'est-à-dire les passages retenus, diffèrent et restent partiels, alors que leurs conclusions sont étendues à l'ensemble de la question et souvent teintées par les positions confessionnelles des auteurs.

Ces quatre corpus déployaient une masse de science, de savoirs sur le texte dont je ne pouvais qu'admirer la grande compétence et justesse sur des coupes pratiquées dans les livres analysés. Ils ne pouvaient cependant m'éclairer sur l'articulation de ces corpus à l'intérieur de leur contexte d'origine. La nécessité de la démarche synchronique pointait d'elle-même, et l'historico-critique ne m'y fournissait que très peu de moyens.

La migration conséquente en analyse structurale, puis en sémiotique, n'allait pas constituer un point d'arrivée et de sédentarisation en Terre promise mais un point de départ et de relance complète. Il me faudrait faire mes exercices de grammaire narrative et observer la production de signification par des récits. Il me faudrait découvrir que les lois de la narration n'épuisent pas ce que le récit *dit* en racontant, ni non plus l'étude de ses thèmes, de sa thématique, de son ou de ses idéologies. Il me faudrait encore passer de l'analyse de récit à l'analyse de discours, c'est-à-dire au plan de l'énonciation de ces récits et de leur modalité scripturaire, qui me créent comme sujet de lecture, car c'est de lecture dont il s'agit devant des écritures.

Décapée par les sciences du langage et du texte, ma question de départ : « Quel est le *sens* de la mort de Jésus ? » a elle-même évolué, ce qui représente un premier niveau de réponse capital et l'ouverture de plusieurs impasses dans l'état de la recherche. Il ne s'agit plus de chercher un ou des sens qui seraient le condensé d'un texte et sa conceptualisation, un ou des savoirs sur ce texte, mais de suivre ce texte entier dans sa production de signification, de construire son interprétation par la lecture. La question est devenue : « Que dit ce texte, sous ma lecture, à propos de cette mort qu'il met en discours ? »

Les réponses ont et vont encore forcément changer. Elles font surtout jaillir les nouvelles questions, qui sont en elles-mêmes les réponses les plus fécondantes. D'autant plus que le discours sur la mort de Jésus n'est pas confiné aux récits de la Pas-

sion mais parcourt tout le Nouveau Testament. Tant de découvertes nous attendent encore sur ce sujet fondamental dont on croit tout *savoir* depuis vingt siècles.